

Yara El-Ghadban, écrivaine : « On décide du sort de la Palestine sans les Palestiniens comme en 1917, lors de la déclaration Balfour »

Témoignage Après le 7-October, « le Nouvel Obs » avait rencontré Yara El-Ghadban, écrivaine palestinienne-canadienne. Aujourd'hui, après l'accord de cessez-le-feu, elle raconte ces deux dernières années, dénonce l'inertie des gouvernements face au sort des Palestiniens mais croit toujours en la possibilité d'un vivre-ensemble.

Propos recueillis par Doan Bui

Publié le 15 octobre 2025 à 20h00 | Lecture : 4 min. [Abonné](#)



La romancière Yara El-Ghadban, en septembre 2024. RENAUD MONFOURNY/LEEXTRA VIA OPALE PHOTO

« En janvier 2025, à l'annonce du cessez-le-feu [entre Israël et le Hamas], j'avais pleuré de soulagement. Et puis l'horreur a recommencé [après la rupture unilatérale de la trêve en mars par l'Etat hébreu]. Des enfants décharnés, une famine orchestrée. Aujourd'hui, en ce jour d'octobre, je ne sais si je peux m'autoriser à respirer. Je veux croire que le massacre va cesser. Que l'aide humanitaire va enfin arriver. Mais je reste sidérée. Comment les pays occidentaux ont-ils pu rester les bras ballants devant un génocide ? Pourquoi persistent-ils à ignorer le droit international ? Pourquoi tous ces "plans", auxquels on attache des noms comme on le fait pour une marque de commerce ? Des plans pour tout, sauf pour la justice, la liberté, l'autodétermination des Palestiniens.

L'artisan du "plan de paix" s'appelle donc Trump, le même qui a parlé de faire de Gaza une "Riviera". Un plan concocté dans le mépris le plus total des Palestiniens. Un plan qui nomme [l'ex-Premier ministre britannique] Tony Blair gouverneur. Ainsi revient-on à l'ancienne puissance coloniale, à un "mandat britannique" version 2.0, euphémisme pour l'occupation de la Palestine. Une technocratie à la place de l'autodétermination. On décide du sort de la Palestine, sans les Palestiniens, comme en 1917, lors de la déclaration Balfour [par laquelle le Royaume-Uni invitait alors à la création d'un « foyer national juif » en Palestine]. On parle d'une Palestine démilitarisée, mais pour Israël, jamais de sanctions, alors qu'Israël inflige sa violence militaire sur les Palestiniens depuis soixante-dix-sept ans.

Je pense à "Palestine 36" [sortie en France prévue en 2026], le film puissant de la réalisatrice Annemarie Jacir, qui rappelle que les Palestiniens luttent contre les grandes puissances coloniales depuis près de cent ans, en racontant la révolte entamée par des grèves générales en 1936, qui a mobilisé ouvriers et paysans trois ans durant.

Parmi les révolutionnaires, il y avait mon grand-oncle maternel Ahmad al-Toubeh. Il faisait partie de la bande d'Ezzedine al-Qassam, héros de la résistance palestinienne, terroriste numéro un pour les Britanniques et, plus tard, pour Israël. Si vous vous demandiez pourquoi les fusées artisanales palestiniennes portent le nom "Qassam", maintenant, vous le savez. En 1937, alors que le soutien des Britanniques au projet sioniste devenait de plus en plus flagrant et leur pouvoir, brutal, mon grand-oncle et trois complices assassinèrent le commissaire de district britannique pour la Galilée Lewis Yelland Andrews. La rébellion populaire fut violemment réprimée. Mon grand-oncle, poursuivi, a dû s'exiler en Syrie. Saffourieh, son village, celui ancestral de ma mère, fut détruit en 1948 par Israël, comme plus de 400 autres. Voilà pourquoi, après la Nakba [l'exode forcé de 700 000 Palestiniens lors de la création de l'Etat d'Israël], c'est en Syrie que la famille maternelle a trouvé refuge, auprès de mon grand-oncle, et que ma mère est née réfugiée à Homs.

Pourtant une autre histoire est possible. La Palestine est un carrefour où se croisent peuples, religions, langues et civilisations depuis des millénaires. Une histoire riche que l'on veut réduire à un seul trait, un seul visage. La Palestine a toujours fait partie d'un tout. Sa cartographie est à l'image des motifs du keffieh – les bordures en noir représentant les anciennes routes de commerce qui la traversaient, la mer nourissante symbolisée par le motif du filet de pêche, et l'enracinement par le motif des feuilles de l'olivier. Voilà ce que mon grand-père portait sur la tête en travaillant la terre, mon grand-oncle en combattant les Britanniques, mes filles, autour du cou, en manifestant, et moi dans mon imaginaire quand j'écris la Palestine. Aujourd'hui, la terre est émietlée, morcelée, défigurée par les cicatrices de la colonisation. Cela passe même dans les mots : on entend dans les médias "conflit Israël-Hamas", "Gaza", "Cisjordanie", mais jamais "Palestine".

Depuis plus d'un siècle, on tente de silencier les Palestiniens par le biais de "promesses", de "plans de paix" et de massacres. Jamais de plans de justice, de libération, indispensables pour construire un vivre-ensemble à parts égales. Pourtant je le crois, nous pouvons vivre ensemble, en paix, *salaam* en arabe, *shalom* en hébreu : ces deux langues si proches ne viennent-elles pas des mêmes racines ? A condition que le monde entende enfin le cri pour la justice des Palestiniens.



Après l'entrée en vigueur du cessez-le-feu le 10 octobre 2025, des Palestiniens déplacés rentrent chez eux dans la ville de Gaza. OMAR ASHTAWY / APA / SIPA

Notre histoire est marquée par tous les exils imposés. 1917, la promesse coloniale, 1936, la rébellion écrasée, 1948, la Nakba, 1967, la Naksa, l'occupation du reste de la Palestine, 1982, le massacre de Sabra et Chatila, 1987, l'Intifada, la révolte contre l'occupation, 2000, la Seconde Intifada, la révolte encore, après la promesse trahie des accords d'Oslo, et maintenant 2023, le génocide à Gaza. Ma mère est née dans un camp de réfugiés en Syrie, mon père en Palestine, dans le village de Kweikat, en Galilée, il a grandi dans les camps de réfugiés du Liban, d'abord à Chatila, puis à Bourj el-Barajneh. Moi, née à Dubaï, j'ai hérité aussi du statut de réfugiée, et je n'ai pu fouler la terre de mes ancêtres qu'en 1999, ayant enfin obtenu la citoyenneté canadienne.

Je suis allée à la recherche de Kweikat, rasé à l'exception d'un tombeau, et aussi, sur les traces de mon grand-oncle, de Saffourieh : effacé aussi, et transformé en un parc national visité par les touristes, avec des ruines romaines. Les guides israéliens ne racontent jamais qu'il y eut là un village palestinien. Le savent-ils même ? Et pourtant nous sommes toujours là. Nous racontons l'histoire que le monde veut oublier, nier, effacer.

Quand je vois les Palestiniens de Gaza faire encore une fois la route de retour vers leurs villes, leurs maisons, leurs terres détruites, je me souviens que ce n'est ni la première ni peut-être la dernière fois. Je me souviens des mots de Refaat Alareer, poète assassiné en décembre 2023, dans le livre "Gaza écrit Gaza" : *"Parfois une patrie devient un récit."* Lui qui a initié des jeunes Gazaouis à la littérature, les a aidés à transformer leur colère et leur souffrance en récits afin de les adresser au monde entier. Je les lis et j'entends le cri de tout un peuple, le chœur de toutes les voix palestiniennes. Et je pense aux paroles du père de l'historien palestinien Elias Sanbar, qui avait confié à son fils avant de mourir : *"La Palestine est une arête plantée dans la gorge du monde. Personne ne parviendra à l'avalier."* »

BIO EXPRESS

Née en 1976, avec le statut de « réfugiée du Liban », **Yara El-Ghadban** est une écrivaine et éditrice palestino-canadienne. Autrice de « Je suis Ariel Sharon » (2018) et « la Danse des flamants roses » (2024), aux éditions Mémoire d'encrier, elle vient d'écrire une nouvelle pour « Gaza écrit Gaza », recueil coordonné par le poète gazaoui Refaat Alareer (Mémoire d'encrier, 2025).

Propos recueillis par Doan Bui